

Ou s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, n° 2,
 A L'ENTRESOL (UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE).

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
 dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
 doivent être adressés franco au bureau
 de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
 Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
 25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
 pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Revue Rétrospective.

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, CONCERTS. — LES GUÊPES D'AL-
 PHONSE KARR. — CONFESSION GÉNÉRALE, PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ. — UNE
 SOIRÉE AUX AVENTURES, PAR BROU. — LES TOURELLES, PAR LÉON GOZLAN.

Ce titre ne ressemble pas mal à une profession de foi moderne, à un prospectus quelconque, ou, si vous aimez mieux, au premier réquisitoire d'un jeune substitut de M. le procureur du roi. Hélas! toutes œuvres hétérogènes, annonces d'utopies irréalisables avec son de trompe et accompagnement de grosse caisse, promesses qui trompent tout le monde et ne trompent personne, discours mensongers qui parlent de toutes choses et réellement ne parlent de rien.

Au fait, je suis en retard avec plusieurs de nos maîtres écrivains, et des plus en renom; c'est un tort que j'ai à cœur de réparer au plus vite.

Pourquoi, je vous le demande, ne fabriquerais-je pas aussi, à l'instar de nos Gustave Planche et de nos Janin des départements, ma revue hebdomadaire ou mensuelle, une parodie ou une contrefaçon de revue, peu importe?...

Allons, ma verve; allons, ma plume; courez, volez, analysez, divaguez, déraisonnez comme ces plumes si fécondes et si célèbres au bureau de leur journal; mais surtout n'essayez pas de vous faire, à leur exemple, plus légères que vous n'êtes et que vous ne serez jamais.

Et maintenant j'entre en matière.

Les *Tourelles*, de Léon Gozlan, sont sans contredit le livre le plus remarquable que nous ait envoyé, depuis trois ans, la grande officine parisienne.

L'*Histoire des châteaux de France* mérite une attention spéciale de la critique comme œuvre de goût et de conscience; chaque page vous captive et vous intéresse, grâce aux riches broderies d'un style hardi et coquet, toujours brillant, toujours châtié, grâce surtout aux images les plus fraîches, les plus poétiques, aux peintures les plus saisissantes du romancier devenu historien.

M. Gozlan, architecte habile, reconstruit sous vos yeux et repeuple, au gré de son inspiration splendide, ces nobles demeures, *Chantilly, Vauvois, Écouen, Vaux*, de leurs hôtes royaux, de leurs amours, de leurs fêtes et de leurs pompes les plus merveilleuses.

Qui n'aimerait, guidé par un cicérone aussi éloquent que M. Léon Gozlan, se promener au milieu de ces parcs enchantés, y entendre deviser entre eux les spectateurs de ces fêtes toutes royales, magnificences indicibles dont la plus simple narration semble encore exagérée?

Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, Colbert, Mazarin, Molière, Fouquet, La Fontaine, Louis XIV, Louis XV et la comtesse du Barri,

Mme Campan et Napoléon lui-même viennent tour à tour poser devant vous dans cette incursion si brillante, si animée, au sein de ces demeures fastueuses, si parées, si bruyantes jadis, maintenant la plupart silencieuses et désertes.

Là c'est l'infortuné Fouquet accueillant dans son manoir de Vaux son hôte royal, le grand roi, le Titan couronné du grand siècle, Louis XIV qui paie bientôt des tortures d'un exil sans fin les prodigieuses magnificences et la superbe hospitalité de son cher surintendant.

Ici, et à une époque plus rapprochée de nous, c'est l'homme du destin, l'homme du siècle, Napoléon, qui vient soudainement visiter dans le château d'Écouen le bel et timide essaim des demoiselles de la Légion-d'Honneur; dépôt sacré, jeunes et glorieuses reliques du sang des plus braves versé pour la patrie, nobles fleurs confiées, sous les regards protecteurs de l'empereur lui-même, à la plus instruite, à la plus expérimentée dans la science si difficile de l'éducation, à Mme Campan.

Et cette dernière, cette femme prédestinée, vous apparaît elle-même comme une mère dévouée et infatigable au milieu de ses chères enfants, rouges et tremblantes à l'aspect et à la voix du grand capitaine qui redit à chacune le nom et les états de service de son père, mort ou blessé sur le champ d'honneur!

Vraiment tous ces épisodes simples et vrais, tous ces récits pleins d'un charme inexprimable, repeuplent devant vous comme par enchantement les mystérieuses solitudes des grands châteaux, — oubliés, quelques-uns même tombant de vétusté, — de leurs plus riantes, de leurs plus belles et de leurs plus chères apparitions.

Encore une fois, M. Léon Gozlan s'est montré, dans son livre des *Tourelles*, plus qu'un écrivain habile, correct et élégant; car à mes yeux il a su résoudre avec bonheur un problème difficile et inabordable pour beaucoup d'écrivains vulgaires, en mariant avec une incontestable vérité de coloris la légende fabuleuse à la naïve chronique, la poésie à l'histoire.

Il me reste peu d'espace pour vous parler des *Guêpes* d'Alphonse Karr, ce romancier à la verve échevelée et paradoxale, au style mordant et incisif, dont sans doute vous avez tous lu et relu plus d'une gracieuse production.

Les *Guêpes* obtiennent un immense succès, un de ces succès bruyants et spontanés que le scandale et le ridicule entraînent presque toujours après eux dans notre pauvre France.

Ce succès me semble mérité; car, sous une forme modeste, il y a dans ce livre plus d'esprit, plus de sens, plus de courage, plus de véritable critique que dans les énormes in-folios de nos Ballanches et de nos Cousins incompris ou incompréhensibles de la province.

Les *Guêpes*, dont la forme toujours brillante et toujours neuve de l'é-

crivain, vous captive sans cesse et vous étonne parfois, les *Guêpes* ont fait déjà de bien profondes blessures, et réduit aux étroites proportions d'un petit amour-propre blessé de grandes sommités littéraires et politiques.

« Oh! gens graves, mes bons amis, que vous êtes drôles! » s'écrie Alphonse Karr à propos de l'homme sérieux, de l'homme utilitaire, de tous les hommes graves qui eux-mêmes, sans aucun doute, coiffés d'un vaste bonnet de nuit, doivent plus d'une fois se rire au nez devant leur glace.

Lisez donc les *Guêpes*, si vous n'avez pas pris en horreur le rire; une fine et spirituelle satire, tout étincelante de verve et d'imagination.

Je ne veux pas oublier de vous dire ma pensée sur la *Confession générale*, par M. Frédéric Soulié, cet habile et inépuisable manufacturier littéraire dont l'enseigne seule est, pour tous les cabinets de lecture, une meilleure recommandation que les plus pompeuses réclames. Malgré quelques détails oiseux, quelque diffusion dans le développement du drame, rares défauts qui échappent au plus grand nombre de nos romanciers, une *Confession générale* est un livre attachant, une œuvre de conscience, qui vous rappelle souvent les plus belles pages, les mouvements les plus passionnés de la plume déjà célèbre qui écrivit les *Mémoires du Diable*.

Une *Soirée aux Aventures*, d'Alphonse Brot, cet historiographe de la galanterie parisienne, est un roman de mœurs bien écrit et amusant, qui, le carnaval lui aidant, sera bercé et feuilleté, — l'heureux livre! — par les plus jolies mains de la province.

Arrière, romans et poésies! arrière, poètes et romanciers! à vous maintenant, messeigneurs les théâtres et les concerts! Grâce à Franconi et à ses chevaux, grâce à Carter et à ses animaux, vous ne désemplissez pas un seul soir, et le caissier de l'administration se frotte les mains et prend un air triomphal en se disant avec jubilation que l'art dramatique refleurit en France. C'est cela! Vive donc Carter et vive Franconi!

La commission des Amis des Arts a reculé de huit jours la fermeture du salon de l'exposition de 1839; elle a cédé aux instances générales et, comme on dit d'ordinaire, à l'enthousiasme public.

Pour ma part, je ne lui pardonnerai que difficilement d'avoir absorbé en frais de charpentes et de lithographies des fonds que j'eusse préféré, comme tout le monde, voir employés à l'acquisition d'une de ces belles toiles parisiennes qui n'auront reçu parmi nous qu'une stérile hospitalité.

On se prépare de toutes parts à chanter au profit des pauvres. Noble et sainte mission de l'art venant en aide à l'infortune!

Nos plus célèbres artistes, nos plus belles dames ne se feront pas prier. On parle d'une symphonie de deux cents exécutants, ni plus ni moins, et de trois cents *prime donne* et ténors aux voix mélodieuses et vibrantes, bien faites pour toucher des cœurs d'airain, si le spectacle d'une misère si grande que celle qui nous entoure pouvait rencontrer encore des cœurs secs.

J'oubliais de vous dire que le *Retour au Chalet*, ballet de M. Aniel, a réussi en présence d'un public plus choisi que nombreux.

Quant aux Italiens, leur répertoire est bien mort, leur troupe bien dissoute. *Requiescant in pace!*

Bonne nouvelle pour vous, messieurs les dilettanti; Alexandre Biliot, le pianiste et le violoniste si remarquable que vous avez tant admiré et tant applaudi il y a deux ans, est dans nos murs où de nouveaux triomphes attendent son double talent et sa sublime organisation.

V. B.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur CARTER, le célèbre dompteur.

Monsieur,

Je suis épicier, époux et père d'un enfant de six mois; la mère et l'enfant se portent bien, ainsi que moi qui ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect et l'admiration la plus sincère. Voulant mettre à profit votre séjour à Lyon pour mettre la paix dans mon ménage, je prends la liberté de m'adresser à vous pour vous prier de me donner quelques conseils sur la manière de dompter une femme. On m'avait dit que le mariage était tout miel, et il me semble qu'il est, depuis quinze mois, tout vinaigre; il faut que cet enfer anticipé cesse, et j'ose compter que vous m'aidez dans cette circonstance.

Ma femme a vingt-un ans, Monsieur; elle est brune, entièrement brune; elle a les sourcils arqués et très-rapprochés, l'œil perçant, les dents blanches mais longues et le menton fuyant, ce qui la fait ressembler quelque peu à une tigresse non privée. Elle a été habituée dès l'enfance à ne faire que ses volontés, et aucune prière ne peut la

faire changer d'avis quand une fois elle a pris une résolution. Elle va même jusqu'à lever la main devant ma figure, et à l'y laisser tomber quelquefois. J'ai essayé de la puissance du regard, mais elle s'en est moquée. Je suppose que les lunettes vertes que je porte ont empêché que la fascination se fit jour à travers. Je l'ai prise par les sentiments, elle a ri comme une folle. J'ai flatté ses goûts et sa coquetterie; elle danse sur ses chapeaux neufs, et au spectacle elle regarde avec plaisir tous les beaux hommes, excepté moi. Vous le dirai-je, Monsieur? j'ai voulu un jour, dans un accès de colère, lui jeter une poignée de cassonade à la tête, elle m'a rendu le plus beau soufflet que j'aie reçu de ma vie; par bonheur son cousin s'est trouvé là pour mettre les holà entre nous deux. Sans ce bon Eugène j'étais assassiné.

J'ai pensé que mon enfant nouveau-né la rattacherait un peu à son auteur principal; loin de là, elle prétend chaque jour qu'il ne me ressemble pas; et quand il m'arrive d'embrasser mon enfant, elle court vers moi comme une furieuse, et me dit en me repoussant de son berceau: « Ne regardez donc pas cet enfant, vous lui ferez faire des grimaces! »

Voilà, Monsieur, le résumé succinct du bonheur que je goûte en ménage. Je vous laisse à penser si cela est régalant. — J'aimerais mieux vivre en compagnie de votre tigre. Aussi je n'y puis plus tenir, et je vous conjure de venir me rendre visite, avec ou sans votre cravache, selon que vous le jugerez convenable. Je vous laisserai libre de la dompter par tous les moyens que vous croirez devoir employer; puissance du regard, coups de cravache, privation de nourriture, tout ce que vous voudrez. Rendez-la-moi souple et docile comme votre lionne, et vous aurez rendu un véritable service à l'humanité et à moi en particulier.

C'est mon cousin Eugène qui vous portera cette lettre.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée,

JOSEPH LEROUX,
Epicier à la Guillotière.

REVUE THEATRALE.

LE RETOUR AU CHALET. — CARTER. — FRANCONI.

Nous allons passer du galoubet au rugissement du tigre, de l'idylle de Florian au drame des forêts, des émotions champêtres aux émotions terribles. Voyons d'abord ce qui se passe dans le *Chalet*. Une pauvre jeune fille y languit. Supposons qu'elle se nomme Estelle et son berger Némorin; or, Estelle y perd son temps à soupirer après son Némorin, car



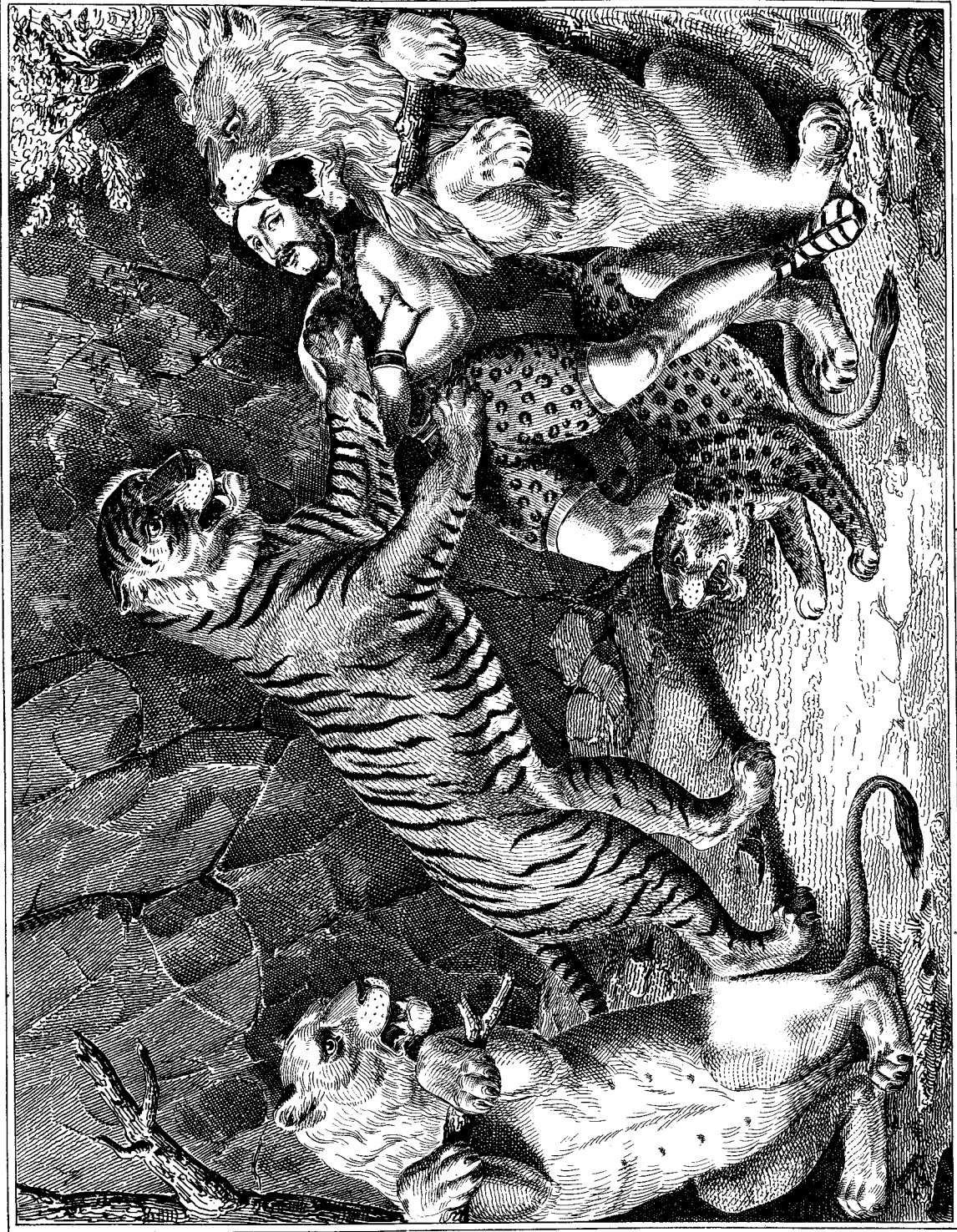
La mère inflexible,
Pour prix de leurs feux,
Mit la fille en cage;
Les v'là séparés.

Mais les Némorins sont rusés, et quand on ferme les portes, ils entrent par les fenêtres pour rejoindre leurs Estelles et venir leur jurer un amour éternel, et leur dérober une multitude de baisers et de roses sous les yeux des mamans qui dorment tout exprès. Rien de plus ingénieux que ces innocents villageois qui s'épousent toujours au son de la cornemuse, et qui dansent pendant deux actes dans les ballets de M. Aniel et consorts. Dans cette dernière édition du ballet suisse, on a remarqué une valse qu'on a beaucoup applaudie et le galop final qui a paru fort original.

Mais voici un autre genre d'exercice: un léopard s'élance sur un homme, le saisit à la gorge et le roule le long des rochers; l'homme se débat, se relève et terrasse ce léopard qu'il emporte sous son bras et dont il se fait bientôt une arme contre ses ennemis.

Un lion se présente, l'œil ardent et la crinière flottante, qui rugit à l'aspect d'un homme et semble guetter une proie; un homme arrive face à face avec ce lion, et ce terrible adversaire se couche humblement à ses pieds et rampe comme un chien. Cela fait, il y a encore d'autres animaux à dompter, et le même homme entre dans une cage de fer où sont accouplés un lion et une lionne, un tigre immense, une panthère, un léopard et un lion d'argent. Quand il entre, chacun se réfugie dans son coin, car chacun a reconnu l'œil du maître; le lion a peur, la lionne lui fait des caresses, et le tigre, qui a l'air assez peu commode, se jette à son cou pour l'embrasser. Le lion d'argent en est arrivé à cet état de docilité qu'on le croirait empaillé; la panthère et le léopard le lèchent alternativement et lui servent d'oreiller quand il se couche sur son lion. Tout cela est fabuleux, et tout cela s'accomplit sans que les spectateurs éprouvent la moindre terreur. Comment cela se fait-il? Nous essayerons de le deviner pour vous le dire.

L'entracte lyonnais.



M^r Carter et ses animaux.

Voici déjà un fait qui servira à prouver la puissance que Carter exerce sur ses animaux. Mercredi soir, à la répétition générale, Carter, étendu sur un matelas, attendait son léopard pour jouer ensemble cette lutte terrible ; on ouvre la cage et l'animal s'élance ; mais à peine a-t-il posé ses pattes sur le matelas, qu'oubliant son rôle avec Carter, il s'en empare avec ses griffes et le déchire avec rage. Le matelas renfermait au lieu de paille du crin non bouilli. Que fait Carter ? Il envoie chercher sa cravache dont le manche est un bâton, prend le léopard entre ses jambes, lui serre les flancs et d'une main vigoureuse lui applique sur le museau des coups multipliés, jusqu'à ce qu'il ait lâché prise. Pendant qu'il recevait cette grêle de coups, l'animal n'a pas jeté un cri, et il est rentré dans sa cage plus docile que jamais.

Il y a bien eu aussi, au milieu de toutes ces luttes, une pièce intitulée *le Lion du Désert*, mais on nous permettra de n'en point parler. On ne pouvait pas faire une pièce d'esprit pour des bêtes.

Et cependant le dompteur Carter, ce grand nom de Carter, n'a pas empêché un autre dompteur, un autre grand nom, celui de Franconi, d'ouvrir jeudi le Cirque et de faire mille écus de recette. Les exercices sont toujours si variés et si nouveaux, qu'on tient à ne pas laisser passer un jour sans aller applaudir à Mme Victor Franconi, à Bastien, à Redisha, à Laurent, à Victor Franconi, à Gillet, à tout le monde enfin.

J. D.

CAUSERIES.

Le deuxième bal par souscription du Grand-Théâtre avait attiré une affluence plus nombreuse encore que la première fois. Il est impossible d'analyser les enivrantes jouissances qu'on éprouve dans ces délicieuses soirées ; il faut être mêlé à la foule de ces fêtes nocturnes pour comprendre le délire dont on s'y abreuve.

— Jeudi soir, une dame a perdu au théâtre du Cirque un médaillon contenant une mèche de cheveux de son amant ; comme elle tient beaucoup à ce souvenir, cette dame promet une récompense honnête à la personne qui rapportera l'objet perdu au bureau de *l'Entr'acte*.

— Un plaisant a imaginé de rassembler, lundi soir, sur le port Saint-Clair, quinze de ses amis, à chacun desquels il avait écrit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Quoique ma démarche ait cela d'extraordinaire qu'elle est au moins inusitée pour une femme, veuillez, je vous en prie, ne pas trop mal augurer de moi ; mais les différentes relations que nous avons déjà eues ensemble m'ayant mise à même de vous apprécier, j'ai cru, monsieur, ne pas trop préjuger de votre délicatesse et de votre discrétion, en vous avouant que je croirais heureuse la personne qui pourrait vous appeler son ami. Si donc vous voulez être assez bon pour vous trouver ce soir, à sept heures, port Saint-Clair, je vous ferai connaître la personne qui vous écrit ce billet, et, si vous cherchez bien, vous la connaissez déjà.

» Adieu.

- » Remontez, remontez à des heures passées,
- » Et votre souvenir saura me retrouver ;
- » Vous comprendrez mon âme, ainsi que mes pensées ;
- » Mon cœur est plein j'ai dû parler.»

Ces amis, furieux d'avoir été victimes d'une plaisanterie, se sont pris de querelle entre eux ; mais un commissaire de police est survenu et les a emmenés au violon, où ils ont passé une nuit bien différente de celle qu'ils s'étaient promise.

— M. Carter prévient les dames qui ont l'intention de lui écrire des billets doux, qu'étant Américain, il ne comprend pas le français. Si ces dames veulent bien s'expliquer en anglais, il tâchera de leur répondre d'une manière satisfaisante.

— Les journaux anglais font le plus grand éloge du docteur Turnbull, de Londres, qui est parvenu à rendre l'ouïe et la faculté de parler à des sourds-muets de naissance. L'opération du docteur Turnbull, à ce qu'en disent les journaux, est très-simple. Il frotte légèrement les parties intérieures de l'oreille pendant quatre à cinq minutes, avec un linge imbibé d'une liqueur dont on ne connaît pas encore la composition.

Les effets de cette opération sont aussi prompts que décisifs. On cite plusieurs exemples d'une guérison complète.

— Un journal de Paris contient l'article suivant :

« Levasseur, de l'Opéra, a dû arriver hier, 4 février, à Lyon, où il est engagé pour un mois. »

Les mariés Girard veulent exprimer encore une fois aux habitants d'une ville où ils demeurent depuis seize années, combien ils sont re-

connaissants du vif intérêt et des marques de bienveillance qu'ils en ont reçues. Que l'on s'en souviennne, cent mille âmes et une multitude d'étrangers ont salué avec acclamation la reine des Tilleuls. Mais, hélas ! à ces jours de bonheur et de prospérité ont succédé la tristesse et le deuil ; et cette mère infortunée se voit réduite, elle, son mari et ses cinq enfants, à la plus grande misère. Lyonnais, cette mère sait à qui elle doit imputer les douleurs qui l'accablent ; elle veut aujourd'hui exposer à vos regards toute l'infamie des procédés dont on a usé à son égard.

Vous avez tous lu, il y a un an, les déplorables diatribes jetées dans les lieux publics et dirigées sous le titre de *Mémoires contre l'industrie des mariés Girard*.

Ces attaques, où la platitude du style correspondait à la bassesse des idées, étaient signées du nom de quelques confrères jaloux. On y lisait notamment une signature qui s'applique à l'industriel dont le café est situé près la rue Saint-Dominique. On pourrait citer plusieurs faits qui constateraient toute la haine de ce dernier contre les mariés Girard ; une lettre entre autres dans laquelle il dénonce, le 22 juillet 1837, à M. le commissaire du quartier des Célestins, que le bruit fait dans l'établissement du Pavillon l'empêche de dormir, prouve assez la véracité des faits.

Quelques passions détestables, fruits du malheur des temps, avaient germé dans certains cœurs, et servaient d'appui à des réclamations qui n'avaient pour mobile que l'intérêt privé. L'un a fait un appel à l'aveuglement de l'esprit de parti ; de là des rivalités, de là une trame ourdie contre des malheureux auxquels des personnages haut placés, du moins par les emplois qu'ils occupent, ont fait l'honneur de déclarer une sorte de guerre de puissance à puissance. Il a fallu succomber, car tout a été employé contre une femme. On est allé jusqu'à exhumer des droits de propriété du sol qui sommeillaient depuis deux siècles dans les cartons poudreux d'une famille, et, sans pitié, sans mesure, sans réflexion, ordonner une démolition. Cette mesure a été le signal de la disparition du crédit des mariés Girard. Leur établissement, adjugé au prix de 23,500 francs, a été refusé par les acquéreurs pour la somme de 60,000 francs, le lendemain de leur prise de possession.

Enoncer ces faits, c'est faire connaître que les mariés Girard n'ont pas démérité de leurs créanciers, et qu'il offraient un gage supérieur à tout ce qu'ils pouvaient leur devoir. Leur passif n'excède pas 65,000 fr. La situation de ces infortunés débiteurs, réduits presque à une dégradante aumône, répondra du moins à la calomnie, qui, depuis la suspension forcée de leurs paiements, leur attribue des gains cachés arrivant à une somme énorme, à eux qui manquent de pain, à eux dénués de tout.

Une consolation leur reste du moins : ils peuvent dire avec un roi brave et malheureux : TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR.

Ils se réservent de donner incessamment un état détaillé de leur situation et de leur gestion, pour détruire jusqu'au soupçon de l'inconduite et de la mauvaise administration.

Un habitué du pavillon Girard.

Lyon, le 3 février 1840.

Par procuration de mon mari :

Femme GIRARD, née MARCHIOTTY.

Parquet Mosaïque.

Parmi les objets les plus remarquables qui ont attiré l'attention du public parisien, à la dernière exposition des produits de l'industrie, il faut placer en première ligne les modèles des parquets mosaïques bois de MM. MAZERON et Co. Cette invention, aussi curieuse qu'intéressante, tend à l'embellissement des demeures élégantes en même temps qu'elle offre les plus précieuses qualités de conservation ; elle consiste en un parquet mosaïque bois appliqué sur carreau de terre, par le moyen d'un procédé de collage entièrement neuf. Le parquet est inaccessible à l'humidité et se scelle du reste comme le carrelage ordinaire et sans la moindre difficulté. MM. Mazon et Co ont obtenu un brevet d'invention pour leur découverte dont ils ont si heureusement doté l'industrie.

Aussi le succès le plus honorable a-t-il bientôt couronné leurs efforts. On a tout de suite compris que de nombreux avantages résultaient de cette invention. Par là se trouve résolu le problème considéré jusqu'ici comme à peu près insoluble : dire que ce parquet est beau, qu'il coûte peu, et qu'il est d'une durée à toute épreuve, n'est-ce pas résumer en quelques mots les idées favorables qu'on peut se former de ce nouveau procédé ? Eh bien ! ce sont là les mérites que la presse parisienne a constatés, à propos des modèles exposés par MM. Mazon dans le vaste bazar où s'étaient les riches productions de notre génie industriel.

D'abord ce parquet est beau, et, pour s'en assurer, il n'y a qu'à visiter les modèles qui se trouvent chez M. JUMELIN, miroitier, rue St-Dominique, 10, qui est chargé du placement de cet article ; on verra que rien n'est plus agréable à l'œil que ces dessins aussi brillants que ceux des travaux les plus riches et les plus chers en ce genre.

Ensuite le prix en est très-modéré, puisque la toise carrée ne coûte pas au-delà de 50 à 60 fr.

Enfin, sous le rapport de la durée, il est impossible de ne pas accorder au procédé de M. Mazon le mérite de la supériorité sur tout ce qui s'est fait jusqu'ici. On sait que le plus grand inconvénient des parquets consiste dans la variation du bois qui, quelque sec qu'on le suppose, se gonfle ou se resserre, suivant la température. Celui que nous désignons n'est pas susceptible d'éprouver ces accidents qui accompagnent toujours les parquets en bois, et

les dénaturent après un certain temps. Le parquet mosaïque bois de MM. Mazon et Co est, on peut le dire, immuable, et la raison de cet avantage, nous la trouvons dans sa constitution même. Leur mosaïque bois se compose en effet de petits morceaux coupés de 6 à 9 lignes de longueur seulement, qui sont ensuite appliqués en sens divers et contraires sur un corps aussi peu sensible aux variations de la température que le carreau de brique. On sent par conséquent qu'il est impossible qu'il y ait disjonction sensible entre ces morceaux ou les grands assemblages. Enfin nous ajouterons que le collage des pièces se fait avec une matière tellement inattaquable à l'humidité que les parquets peuvent être posés, sans la moindre crainte de détérioration, dans les rez-de-chaussée les plus humides, qu'ils rendront, au contraire, salubres et habitables.

Il est donc facile de se faire une idée de l'accueil favorable qu'a obtenu la découverte de MM. Mazon et Co. Peu de propriétaires hésiteront à orner leurs maisons du parquet mosaïque bois, puisqu'ils pourront, par une dépense peu considérable, rendre les habitations plus commodes, plus saines et plus brillantes. (S'adresser chez M. Jumelin, miroitier, rue St-Dominique, 10.)

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. A. L. : *Pourquoi les conversations des bateliers ont-elles tant de rapport avec celles des auteurs dramatiques?* M. Pitt a répondu : *C'est parce que les bateliers parlent de rames (dramas).*

M. A. L. a demandé : *Quel rapport y a-t-il entre les fonctions d'un architecte-voyer et celles d'un apothicaire?*

Charade.

Chez un peuple où régna maint célèbre calife,
Aux méchants le premier est parfois infligé ;
Entre quatre seconds quand je serai logé,
Je ne commettrai plus charade ou logogriphe,
Et l'entier, élevé par la science et l'art,
Fait briller le talent de l'illustre Battard (1).

Dernier mot : *Bul-or.*

(1) Architecte du Palais-de-Justice.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

DÉPOT DE PRESSES A COPIER ET REGISTRES,

A des prix bien au-dessous de ceux connus jusqu'à ce jour.

Au Magasin de papiers, place de la Préfecture, 8.

COSTUMES DE BAL ET DOMINOS NEUFS, A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Il tient des Perruques pour hommes et pour femmes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres.

Il fait également des costumes de commande.

On prévient qu'on peut entrer et sortir de la galerie à toute heure de la nuit, du côté des Jacobins.

Changement de Domicile.

Mme DE MONTLOUIS, ci-devant rue de la Préfecture, 2, annonce à ses abonnés que son Magasin de librairie vient d'être agrandi et transporté place des Jacobins, 9, à côté du café de l'Univers.

Les abonnements à la lecture se font toujours aux prix les plus modérés, et les nouveautés seront données à MM. les souscripteurs peu de jours après leur publication à Paris.

On trouvera à la même adresse toutes les livraisons pittoresques, Pièces de théâtre de la France dramatique et du Magasin théâtral, et

LE JOURNAL DES ENFANTS,

7 volumes de la collection et l'abonnement de 1839 à 1840 en sus, au prix de 18 f. au lieu de 60.

MM. les membres de la magistrature et du barreau sont prévenus qu'un assortiment complet d'ouvrages de législation et de jurisprudence vient d'être ajouté à cette librairie.

MAISON DES DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

EXPOSITION

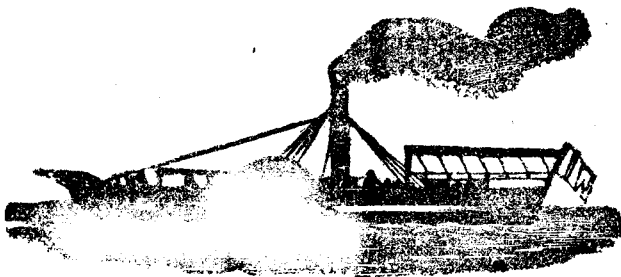
Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillement complet et de commande sera rendu.



Entreprise Générale des BATEAUX A VAPEUR

L'AIGLE,

SERVICE DU RHONE.

Départs tous les jours, à six heures du matin,
du Port de la Charité.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8o, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.



BALS TRAVESTIS.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, vient de faire tous les préparatifs nécessaires pour que l'on trouve dans ses magasins des Costumes du meilleur goût et capables de rivaliser avec ceux de la capitale. Son domicile est place du Plâtre, 16, au 2me.

A LA FIANCÉE DES SOUFFLEURS.

MARTIN,

COSTUMIER.

Habits de bal, Dominos et Costumes nouveaux.

Rue de l'Hôpital, n° 9, au 1er, à Lyon.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

PATE PECTORALE ET SIROP PECTORAL

De Nafé d'Arabie,

Contre les Rhumes, Catarrhes, Enrouements, Coqueluches, Asthmes et Maladies de poitrine.

RACAHOUT DES ARABES.

Seul aliment approuvé pour les convalescents, les dames, les enfants et toutes les personnes faibles de l'estomac.

Au Dépôt général de la Pharmacie des Célestins; chez VERNET, place des Terreaux; CLARAZ, rue Neuve, à Lyon.

Avis important.

Les personnes qui désireraient se procurer les produits de la fabrique du sieur Millaud, sont prévenues qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance chez M. Henry, coiffeur, quai St-Antoine, n° 26, et chez M. Granger-Meyer, place de la Préfecture, n° 7, entrée rue St-Dominique.

Nous avons signalé le Biquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce biquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.